

LA VIE DOULOUREUSE D'IVAN TOURGUÉNEFF¹

AVEC DES LETTRES INÉDITES DE TOURGUÉNEFF

A SA FILLE ET A SA PETITE-FILLE

VIII

Paulinette mariée, Tourguéneff est plus libre et s'installe définitivement avec les Viardot à Bade. Il va de temps en temps en France voir sa fille, soit chez elle, à Rougemont, soit à Paris où il lui donne rendez-vous, et en Russie pour ses affaires littéraires ou personnelles (domaine, publications, etc.).

Il est en correspondance active et suivie avec ses amis et correspondants français et russes, grâce auxquels il est informé de tout ce qui se passe dans le monde des lettres et dans la vie publique russe, — en plus de ce qu'il apprend par les journaux et revues qu'il suit avec une attention soutenue et souvent passionnée.

A ses amis intimes il donne toujours des nouvelles des Viardot, comme, par exemple, à Botkine : « La famille Viardot est, Dieu merci, en bonne santé et te salue », ou : « Tout mon monde ici va bien. »

Il est toujours en correspondance suivie avec sa fille.

Bade, Schillerstrasse 7.

Ce 8 février 1868.

Chère fillette,

Je reçois à l'instant ta lettre de Rougemont et je commence par te dire combien la nouvelle que tu me donnes de

(1) V. *Mercury de France* des 15 novembre 1931 et 1^{er} février 1932.

ton état m'a fait plaisir : j'espère que nous aurons cette fois-ci plus de chance, — toi d'être maman, moi d'être grand-père. J'avais écrit dès hier à ton nom à la rue de Bruxelles (2) (car je te supposais à Paris) que des affaires importantes à régler ici m'avaient retenu au moment même où j'allais me mettre en route et que je ne quitte Bade que le 16 — c'est-à-dire de demain dimanche en huit. — Je passe le lundi, mardi, mercredi à Paris; le jeudi je m'embarque pour Rougemont et j'y reste jusqu'à samedi. Tu peux compter là-dessus, à moins que le diable ne s'en mêle. Dès lundi j'irai à la rue de Bruxelles : si Gaston y est encore, nous arrangerons peut-être notre voyage ensemble. En attendant, je t'embrasse bien fort et te supplie d'être cette fois-ci plus que prudente. Il y a des femmes dans ton état qui *restent couchées* les quatre premiers mois.

Au revoir et bientôt.

I. TOURGUENEFF.

Bade, Schillerstrasse 7.
Samedi, 22 février 1868.

Chère fillette,

La maladie de Viardot ne prenant pas jusqu'à présent une tournure décidément favorable, mon départ est forcément retardé. J'espère pourtant pouvoir partir d'ici vers la fin de la semaine prochaine. Je te l'écrirai le jour de mon arrivée à Paris. — On a télégraphié au docteur Fresson de venir, — cela remontera la confiance du malade (3).

Je t'embrasse, ainsi que Gaston. Porte-toi bien.

I. TOURGUENEFF.

Bade, Schillerstrasse 7.
Jeudi, ce 5 mars 1868.

Chère fillette,

Tu peux me croire, sans que j'aie besoin de te l'affirmer par serment, que si je n'ai pas quitté Bade, c'est que je n'ai pas pu le faire jusqu'à présent. La maladie de Viardot est grave et traîne terriblement en longueur, avec une alternative de haut et de bas tout à fait désespérante. — Je dois à

(2) Demeure des Beaux-parents de Paulinette.

(3) Il avait 68 ans.

notre ancienne amitié de ne partir que quand la convalescence se sera bien indubitablement établie. Cela peut avoir lieu d'un jour à l'autre; mais une rechute, une mauvaise tournure prise par la maladie peut arriver tout aussi vraisemblablement. Ainsi, ma chère fille, il faut que tout le monde prenne patience : je suis hors d'état, pour le moment, de préciser le jour de mon départ. Des affaires importantes m'attendent à Paris... Mais je les laisse attendre. Si tu as quelque chose à me demander, qui ne souffre pas de délai, écris-moi ici : je te répondrai immédiatement. — Patience! La mauvaise chance ne durera pas éternellement.

Je t'embrasse ainsi que Gaston et au revoir.

I. TOURGUÉNEFF.

Cette lettre montre que Mérimée se trompait, lorsqu'il écrivit à Mme Delessert, le 27 février : « Je pense que vous avez vu Tourguénéff qui a dû passer quelques jours à Paris. J'espérais presque qu'il viendrait me faire visite, mais je crains qu'on ne lui ait donné qu'un congé trop court. (Allusion à Mme Viardot.) *Lettres de Mérimée à la Famille Delessert*, p. 175.

Bade, Schillerstrasse 7.

Ce 13 mars 1868.

Chère Paulinette,

Ta lettre n'est pas gaie (4); mais j'ai pressenti jusqu'à un certain point ce que tu m'annonces. Dans des positions pareilles, ce qu'il y a de plus important, c'est de savoir en même temps persévérer jusqu'au bout et prendre résolument un parti décisif quand il le faut. Je ne doute pas de votre courage à vous deux : mais vous ne devez pas vous faire des illusions non plus. Voyons ce que je puis faire, moi.

Je commence par te dire que je vous paierai avant la fin du mois tous mes arriérés de rente; vous pouvez compter là-dessus, — ainsi que sur mon arrivée aux environs du 20 mars, car Viardot va décidément de mieux en mieux et sa convalescence s'établit franchement. — Si mon oncle n'avait pas agi aussi indignement avec moi, j'aurais été en

(4) C'est la première annonce de la mauvaise tournure des affaires matérielles du jeune couple.

mesure de vous payer 50.000 francs; mais je viens d'en dépenser 75.000 pour racheter les lettres de change que je lui avais données, il y a onze ans (sans avoir reçu un sou de lui) pour être présentées en cas de ma mort; — et lui, non seulement il les a présentées, moi vivant, mais il s'est fait payer les intérêts et les intérêts des intérêts!! — c'est-à-dire, plus du double. Ce coup m'a été bien sensible — et avec l'état présent des affaires en Russie, ma fortune en a été passablement ébranlée. — J'espère me remettre à flot sous peu de temps; mais tu vois bien toi-même que je ne puis songer à faire des dépenses, puisque le retard du paiement de ta rente n'a pas eu d'autre cause.

Quant à caser Gaston, je ne demande pas mieux que de faire tout ce qui sera en mon pouvoir, et je profiterai de mon séjour à Paris pour frapper à toutes les portes : malheureusement je n'habite plus la France — et c'est naturellement en France qu'il faut trouver quelque chose... Tu vois que tout cela n'est pas chose facile.

Dans tous les cas, sois bien persuadée que votre bien-être à tous les deux me tient à cœur et que je ferai tout mon possible pour y contribuer.

Ainsi au revoir avant *dix jours* : je vous écrirai dès mon arrivée à Paris. Soigne-toi bien et sois prudente. Je vous embrasse tous les deux.

I. TOURGUENEFF.

Chère petite,

Je suis ici depuis ce matin, mais je ne puis partir que *vendredi*, à onze heures. Attendez-moi ce jour-là à dîner.

Je vous embrasse et au revoir.

I. TOURGUENEFF.

Bade, Schillerstrasse 7.

Ce 8 avril 1868.

Chère Paulinette,

Il y a juste une semaine que je suis arrivé ici; j'ai trouvé mon monde en bonne santé et je suis maintenant plongé jusqu'au cou dans le tracas de mon émigration, qui doit se faire avant le 15. — J'ai reçu ta lettre avec les photographies et je suis heureux d'apprendre que tu vas bien. Je continue

à te recommander la plus grande prudence et fort peu de mouvement.

J'ai remis à Mme Delessert le petit feuillet de Gaston; elle l'a pris en considération; mais elle a dû s'arrêter dans ce qu'elle voulait faire pour lui, du moment que vous vous êtes décidés — et fort raisonnablement, je crois — à tenter la fortune, encore cette année (5)...

M. Aignan doit venir à Bade vers le 15 avril, et il retourne à Paris 5 ou 6 jours après; je le prierai d'emporter le nouveau poids de coucou que j'ai changé chez Stuffer; s'il était un peu trop lourd et faisait aller les aiguilles trop vite — il n'y aura qu'à changer un peu de place le balancier du pendule.

Je te prie de faire mes compliments à M. Bruère et je t'embrasse cordialement. Porte-toi bien, c'est l'essentiel.

I. TOURGUÉNEFF.

Bade, Tiergartenstrasse, 3.

Ce 1^{er} mai 1868.

Chère Paulinette,

Je viens de recevoir ta lettre dans ma nouvelle maison où je suis établi depuis une dizaine de jours. Je ne demande pas mieux que de te venir en aide; mais tu sais quelle année cela a été pour moi et combien de sacrifices j'ai dû faire. Aussi te prierai-je de spécifier la somme que tu désirais recevoir — et ce que peut coûter un berceau complet et une *pelisse*, — quoique je ne puisse pas trop comprendre à quoi peut servir une *pelisse* en *plein été*. Je le répète, nomme la somme — et je ferai tout ce qui me sera possible; mais mes moyens sont bien réduits.

En attendant, je te recommande la plus grande prudence pour mener à bon port cette autre vie qui t'est confiée — et je t'embrasse tendrement ainsi que Gaston. Fais-moi savoir l'époque *probable* de l'événement.

I. TOURGUÉNEFF.

Bade, Tiergartenstrasse, 3.

Ce 14 mai 1868.

Chère Paulinette,

Si je ne t'ai pas répondu sur-le-champ, c'est que je ne

(5) Gaston restera encore un an à la Cristallerie en qualité de directeur.

voulais pas le faire sans savoir avec exactitude ce qu'il m'était possible de t'envoyer. Pour le moment, je ne puis que faire les frais du berceau. Pomey, qui doit toucher l'argent à moi, t'enverra 150 francs : je le lui ai écrit. Je verrai ce que je pourrai faire plus tard. Si cette année a été dure pour vous, elle a été désastreuse pour moi. Tu sais qu'il n'entre pas dans mon caractère de parler de ce que j'ai fait : mais permets-moi de te rappeler qu'en te constituant une fortune de 8.000 francs de rente à peu près, je suis allé au delà de mes moyens. — Il ne peut donc pas être question de *couleur sombre* pour l'avenir; et si les affaires ne marchent pas aussi bien qu'on aurait pu le désirer — on pourra attendre des temps meilleurs, tout en ayant, comme on dit, du pain sur la planche. — J'espère que maintenant tout ira bien, vu que le mauvais moment est passé. Sois bien prudente, jusqu'au bout.

Je t'embrasse de tout mon cœur, ainsi que Gaston. Mes amitiés à toute la famille.

I. TOURGUÉNEFF.

P.-S. — Voici l'adresse de Pomey à Paris, 25, Quai Bourbon.

Bade, Tiergartenstrasse, 3.
Ce dimanche 15 juin 1868.

Chère fillette,

J'avais l'intention de faire mon voyage de Russie *après* l'événement attendu; mais des lettres et des informations reçues ont brusquement changé mes plans et je pars dès aujourd'hui même. J'espère être de retour vers la fin de juillet — et peut-être viendrai-je encore à temps; si pourtant je reste en Russie plus longtemps — et que l'enfant vienne bien et heureusement au monde — on pourrait, comme on dit, le faire *ondoyer* — et attendre mon retour pour le baptême. Dès mon retour à Bade, j'irai naturellement — et après avoir fait 2 ou 3 jours de repos — à Rougemont. — Je te souhaite bonne chance, courage et patience et je t'embrasse bien cordialement ainsi que ton mari.

Ton père qui t'aime,

I. TOURGUÉNEFF.

P.-S. — Voici mon adresse en Russie : Moscou, Bd. Pretchistenka, au Comptoir des Apanages.

Spasskoïé, 26/14 juin 1868.

Chère Paulinette,

Je viens de recevoir ici ta lettre du 15, — et j'espère que quand tu recevras la mienne, tout sera heureusement fini, et je serai papa-grand-père. — Je prie Gaston, dans tous les cas, de m'envoyer un *télégramme* à Moscou, à l'adresse suivante : « Comptoir des Apanages, Bd. Pretchistenka Masloff. » Ce télégramme me sera transmis ici sur-le-champ si je ne suis pas encore de retour à Moscou. Je compte rester ici une dizaine de jours. (Je suis arrivé hier.) Je suis extrêmement content de mon intendant, mais mon oncle a laissé de terribles traces de son passage, et il faudra travailler beaucoup et faire beaucoup d'économies. — Tu peux employer cent francs, je te les rembourserai avec plaisir.

Si tout marche bien je serai de retour à Bade vers le 20 juillet, et je pourrai aller à Rougemont quand tu voudras, entre cette date et celle du 23 août, où commencent les chasses. Nous arrangerons cela.

En attendant, je t'embrasse de tout mon cœur, ainsi que Gaston — et ce petit être qui dans ce moment demande à vivre ou vit déjà.

Porte-toi bien et continue à être prudente.

I. TOURGUÉNEFF.

P. Mérimée écrivait à Mme Delessert à Aix de Paris, le 22 juin : « Tourguénéff est en Russie. Il m'a envoyé une nouvelle très courte, trop courte contre son ordinaire, intitulée le *Brigadier* (il semble, contrairement à ce que dit Halpérine-Haminsky, que Mérimée n'a pas traduit cette nouvelle)... Il a été honoré à Bade de la visite de la grande-duchesse qui ne paraît pas s'être mise en frais d'amabilité avec lui. Elle garde les façons gracieuses pour nous autres. » (*Lettres à la Famille Delessert*, pp. 182-183).

Bade, Tiergartenstrasse, 3.

Jeudi, le 30 juillet 1868.

Chère Paulinette,

Mademoiselle Delessert vient de m'informer, par une dépêche télégraphique d'abord et puis par une lettre après (dans mon inquiétude je m'étais adressé à elle), du résultat malheureux de tes couches. Pauvre enfant, tu n'as pas de chance! Et pourtant le long silence de ton mari m'avait déjà donné d'autres craintes. Enfin, Dieu merci, tu te portes bien, — et avec cela rien n'est perdu. — Je serais allé aussitôt vous voir et tâcher, non pas de vous consoler, mais de diminuer votre chagrin en le partageant; mais je suis condamné à l'immobilité depuis que je suis de retour à Bade; la goutte (6) m'a repris et je ne puis songer à faire un aussi long voyage. — Cela va mieux pourtant et certainement j'irai à Rougemont dès qu'il me sera possible de le faire...

Je reçois dans ce moment la lettre du 28. Je te remercie d'avoir pensé à moi et je suis heureux de voir que tu commences à te résigner. Comme tu le dis très bien, c'est déjà un pas en avant que d'être arrivée à terme, après tes deux premières fausses couches (7) et il faut espérer qu'avec des soins et de la prudence tu finiras par rompre ce mauvais sort. Ce qui t'arrive est pénible, bien pénible, mais ce n'est pas exceptionnel.

Remercie de ma part Mme Bruère (8) des bontés qu'elle a eues pour toi — et que j'attendais du reste de son excellent cœur. Embrasse aussi Gaston et qu'il prenne courage, ainsi que toi. Je te promets de t'écrire souvent et dès que je pourrai le faire tu me verras arriver. Pour le moment, c'est à peine si je puis tolérer les pantoufles; mais cela s'en va quelquefois aussi vite que cela vient. Je t'embrasse de tout

(6) Qui l'avait frappé pour la première fois à Bade en décembre 1866. A cette époque de Bade — années 60 — la plus heureuse, comme nous le verrons, de la vie de Tourguéneff, fréquentes sont ces plaintes contre le mal qui, sous différentes formes d'une malheureuse hérédité, faisait pressentir la terrible maladie qui devait l'emporter.

(7) Tourguéneff, en bon père de famille, tenait au courant de ces menus faits des amis de Paris, Flaubert entre autres.

(8) La belle-mère.

mon cœur et te prie notamment d'avoir bien soin de ta santé.

Ton père qui t'aime,

I. TOURGUÉNEFF.

Bade, Tiergartenstrasse, 3.

Ce 10 août 1868.

Chère fillette,

Ta lettre du 4 août m'a apporté de la consolation, tout en me montrant combien ton dernier malheur t'a profondément attristée : ta santé va bien, — et c'est l'essentiel. Ne crois pas que ce qui t'arrive soit tout à fait exceptionnel : c'est généralement la suite d'une première fausse couche. Mme Richter (9) est absolument dans le même cas que toi — et elle n'est même pas arrivée à terme. Ainsi résigne-toi et espère.

J'ai écrit à Moscou pour la lettre de Gaston; je ne doute pas qu'il ait partagé tous mes sentiments — et je lui serre bien cordialement la main.

Ma scélérate de goutte se retire à la façon des Parthes, en me lançant des traits. Je ne puis encore préciser le jour où je pourrai faire mon voyage de France. En attendant, je ne puis pas encore mettre de botte — et la chasse est ouverte sans moi (10).

Présente mes meilleurs compliments à toute la famille. Je t'avertirai l'avant-veille de mon départ. Je t'embrasse bien tendrement, ainsi que Gaston.

Ton vieux papa,

I. TOURGUÉNEFF.

Bade, Tiergartenstrasse, 3.

Lundi, septembre 1868.

Chère fillette,

Je ne t'ai pas répondu sur-le-champ, parce que je voulais attendre le moment où je pourrais te donner de meilleures

(9) La fille de Meyerbeer, Cornélie.

(10) Tourguéneff fut un chasseur passionné pendant toute sa vie. Ses chasses en Russie sont connues par ses livres. Il les continuait en Allemagne et en France, où il louait des chasses pour lui et pour ses amis, dont Viardot et Chamerot (mari de Didie).

nouvelles, J'ai eu une nouvelle rechute de ma goutte, qui m'a tenu au lit pendant cinq jours et ne puis encore poser le pied à terre! Malheureusement ce n'est pas encore fini : mon accès de l'année passée m'a duré trois mois avec quatre rechutes; je ne suis encore qu'à la fin de mon second mois, et ça a été ma troisième rechute : ainsi tu vois que la perspective n'est pas rose. Mon médecin me dit que j'ai une goutte *atonique*, c'est-à-dire que c'est une goutte moins aiguë que d'ordinaire, mais plus longue; voilà tout ce qu'il a pu faire jusqu'à présent pour ma guérison. Tu peux t'imaginer que je ne suis pas extrêmement radieux — nous sommes en pleine chasse — et je ne vois les perdreaux que sur la table, — pour ne pas les manger, car c'est défendu à un gouteux.

Les nouvelles que tu me donnes de ta santé me consolent un peu. Te voilà remise — c'est déjà beaucoup, — mais je ne vois pas pourquoi tu ne te paierais pas quinze jours de bains de mer; septembre est la vraie saison, — c'est le moment de l'arrivée du courant maritime le Gulf Stream. — J'applaudis fort à ta résolution de t'occuper de musique; dans toutes les situations de la vie — même dans celle de mère de famille et j'espère bien que tu finiras par y arriver — il est des moments où il faut savoir se suffire à soi-même et tirer ses occupations de son propre fond.

Tu comprends que je ne puis pas, à mon grand regret, fixer dès à présent l'époque de mon arrivée; cela sera *quando Dios quiere*. Je t'en avertirai immédiatement.

Je t'embrasse bien tendrement ainsi que Gaston et te prie de faire mes amitiés à tes parents.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

Bade, Tiergartenstrasse, 3.

Dimanche, ce 27 septembre 1868.

Je viens de recevoir ta lettre, chère Paulinette, et puis enfin t'annoncer que ma goutte m'a quitté et que j'ai déjà été deux fois à la chasse. Je serai bien content de te voir et ne demanderais pas mieux que de t'offrir l'hospitalité ici;

seulement la maison est à son terme et ce n'est pas le moment de voir Bade. Tu le connais, mais ton mari devrait y venir au moment de son plus grand éclat. Tu me parles de ton intention d'aller à Paris au mois de novembre : ce serait peut-être ce qu'on pourrait faire de mieux, si de mon côté j'allais y passer à cette époque une dizaine de jours : on pourrait s'amuser un peu. Si je partais dès à présent, il faudrait renoncer au meilleur temps pour la chasse et ce serait, je l'avoue, une privation pour moi. Ecris-moi tes idées définitives là-dessus et nous nous arrangerons.

J'ai écrit dernièrement à Mme Innis; présente mes amitiés à tes parents. Je t'embrasse, toi et Gaston, et suis fort heureux d'apprendre que tu vas bien.

Ton vieux goutteux de papa,

I. TOURGUÉNEFF.

Mérimée écrit de Montpellier à Mme Delessert le 11 octobre : « J'ai reçu les nouvelles de M. Tourguéneff. Il rapporte de Russie une nouvelle, autre que celle qu'il m'avait annoncée. » Le 10 octobre Mérimée écrit à Tourguéneff : « Vous me parlez du *Roi Lear de la Steppe* comme si j'en savais le premier mot. Il y a longtemps que je n'ai rien su de vos projets. » (Lettre inédite communiquée par M. H. Mongault. *Lettres à la Famille Delessert*, p. 189).

Bade, Tiergartenstrasse, 3.

Dimanche, 25 octobre 1868.

Chère fillette,

Je me hâte de te répondre que la date fixée par toi me convient parfaitement : j'arriverai à Paris le 10 ou le 11 du mois prochain — « si Dios quiere » ; je t'écirai l'avant-veille de mon départ à Rougemont. Je descendrai, comme d'habitude, à l'hôtel Byron, rue Lafitte.

Ma goutte a disparu et j'ai, je l'espère, de la santé pour quelques mois.

Je t'embrasse ainsi que Gaston — et au revoir — bientôt.

I. TOURGUÉNEFF.

Strasbourg, Hôtel de la Maison Rouge.
Ce 8 novembre 1868.

Chère Paulinette,

Je suis ici depuis hier soir pour assister à un concert qui a lieu ce matin et je retourne à Bade après-demain. Ta lettre m'a été remise hier au moment de mon départ. — J'ai à te dire que mon voyage à Paris est fixé *irrévocablement* pour le 15 dans une semaine (à moins de maladie) — et comme je compte rester à Paris une semaine en tout, vous seriez bien gentils, Gaston et toi, de retarder votre départ de deux à trois jours, pour pouvoir rester plus longtemps avec moi. Je descends à l'hôtel Byron et je viens d'écrire à *Mme de Virgile* pour me retenir un bon petit appartement.

Ainsi — à bientôt. Je t'embrasse de tout cœur — toi et Gaston.

I. TOURGUÉNEFF.

Paris, le 5 décembre 1868.

Ma chère fillette,

Nous ne pouvons pas nous livrer aujourd'hui — Gaston, toi et moi — aux folles aventures : il faut remettre cela à *lundi*. Venez chez moi ce jour-là, à *midi*; je serai de retour de Rouen (10) à 11 h. 30; nous déjeunerons ensemble, et puis nous arrangerons notre plan de bataille pour la journée. Mais comme je ne veux pas passer sans te voir, donnons-nous rendez-vous à l'hôtel Byron aujourd'hui à 3 heures. En attendant, je t'embrasse.

I. TOURGUÉNEFF.

Samedi, 8 h. 30 du matin.

Il est curieux de citer ces lignes de Tourguéneff écrites à Mme Marie Milioutine dans une lettre de Carlsruhe le 19 novembre (1^{er} décembre) 1868 :

Ma fille m'attendait à Paris; nous ne nous étions pas vus depuis longtemps et passions presque tout le temps ensemble. La matinée — les affaires, les courses (commissions, achats), — et la soirée le théâtre d'Offenbach à chaque instant et d'autres folies. Je fus pris comme dans un engrenage

(10) De chez Flaubert.

et commence seulement à présent à revenir à mon état normal.

Les deux dates ne concordent pas : il ne pouvait pas être à Paris le 5 décembre et écrire à Carlsruhe le 1^{er} décembre qu'il s'était amusé follement à Paris (avec sa fille et son gendre). La date de la lettre publiée dans le *Premier Recueil des Lettres de I. S. Tourguéneff* par « la Société de Secours aux Hommes de Lettres et Savants » (Saint-Petersbourg, 1884, p. 144) ne peut pas être exacte.

Carlsruhe, Hôtel du Prince Max.
Mardi, 8 décembre 1868.

Chère fillette,

Me voilà installé ici; j'ai trouvé un assez bon appartement et j'ai bien l'intention de travailler : il faut tâcher de gagner de l'argent. — J'ai reçu ta lettre et je regrette beaucoup que tu ne sois pas contente de ta santé; seulement tu es probablement comme moi à ton âge, tu t'écoutes trop et tu t'effraies facilement. Moi aussi, je me croyais en possession de toutes sortes de maladies — et je ne soupçonnais pas seulement celle que j'ai. Ce qui n'empêche pas qu'il faille se soigner et prendre toutes les précautions nécessaires.

J'attends avec impatience le résultat de l'inventaire (11) et ce que dira M. Vimont. En attendant, je vous embrasse tous les deux et vous souhaite tout ce qu'il y a de meilleur au monde.

I. TOURGUÉNEFF.

Carlsruhe, Hôtel du Prince Max.
Vendredi, 25 décembre 1868.

Chère fillette,

Je m'empresse de répondre à ta lettre. J'avais eu l'intention de t'envoyer, comme je l'ai fait plus d'une fois, cent francs pour tes étrennes; mais puisque tu désires des objets, je le ferai; seulement, je ne suis pas très sûr que cela arrive pour le jour de l'an. Car on ne trouve rien d'aussi bon ici qu'à Bade; il faut que j'y aille demain, il ne restera plus

(11) De la Cristallerie.

que cinq jours. — On ne fait pas de lampes comme tu la désires; toutes les bonnes lampes viennent de Paris : mais un cabaret et deux porte-bouquets te seront expédiés. En même temps, je prendrai mes informations pour le kirsch; je crois pourtant que le meilleur ne se vend qu'en bouteille.

Je suis content de voir que les affaires marchent un peu moins mal : je désire de tout cœur une prompte solution de vos démêlés avec M. Vimont et je te souhaite, ainsi qu'à Gaston, une nouvelle année, bonne et heureuse.

Je vous embrasse tous deux bien cordialement.

I. TOURGUÉNEFF.

Nous trouvons l'explication de ce séjour à Carlsruhe de Tourguéneff dans sa lettre à Botkine — malade — du 18 février 1869 :

Voici bientôt trois mois que je suis à Carlsruhe : je suis venu ici avec la famille Viardot qui se trouve ici pour donner à la fille aînée (12) la possibilité de prendre des leçons de peinture, dans laquelle elle fait des progrès exceptionnels. Je t'envoie sa photographie pour te donner une idée combien elle devient délicieuse. A propos, toute la famille Viardot te salue amicalement. — Notre seconde opérette (13) — *Le Dernier Sorcier* — sera représentée (en traduction allemande) au Théâtre de Weimar, le 8 avril : Liszt est fortement intrigué par la musique de Mme Viardot, laquelle est effectivement charmante, et il fait lui-même l'instrumentation de plusieurs numéros. J'irai — cela va sans dire — vers cette époque, je m'agiterai et tremblerai comme je ne l'ai jamais fait pour moi-même. Si l'opérette plaît, cela encouragera Mme Viardot et servira, peut-être, de début d'une nouvelle carrière pour elle — celle de compositeur.

Carlsruhe, Hôtel du Prince Max.
Dimanche, 3 janvier 1869.

Chère Paulinette,

A la suite d'un malentendu qui serait trop long à expli-

(12) Claudine (Didie).

(13) Tourguéneff a écrit les paroles de plusieurs opérettes que Mme Viardot a mises en musique et qui ont été jouées à Weimar et à Bade devant des grands personnages et têtes couronnées allemandes. Tourguéneff, lui-même, y jouait, ce qui lui fut reproché surtout par les Russes.

quer, Stuffer (le grand faiseur de bois sculpté à Bade) ne t'enverra la cave et les flambeaux que demain, — de façon que tu ne les recevras que dans une semaine. Ce retard est désagréable, mais tu ne perdras rien pour attendre.

Tiens-moi au courant de vos affaires et tâche de ne pas considérer l'avenir sous les couleurs trop sombres. Je t'embrasse ainsi que Gaston et suis pour toujours

Ton vieux bonhomme de père,

I. TOURGUÉNEFF.

Carlsruhe, Hôtel du Prince Max.

Ce 13 janvier 1869.

Chère Paulinette,

Tu te seras probablement fort étonnée en recevant une boîte à bijoux au lieu de *cave*; c'est que les *caves* qu'on a ici *viennent toutes de Paris*, et celles du cru que j'ai vues sont d'une laideur désespérante. Enfin, j'espère que tu n'es pas trop fâchée du change. — Ecris-moi si tout est bien arrivé à ton adresse (il y avait aussi les flambeaux pour ta belle-mère) et dis-moi ce que tu as payé pour les frais de transport et de douane : c'est naturellement moi que cela regarde. Le kirsch ne tardera pas à arriver non plus.

Donne-moi de tes nouvelles : comment allez-vous avec Gaston? Ma santé n'est pas mauvaise. Je travaille assez ferme et je t'embrasse.

I. TOURGUÉNEFF.

Carlsruhe, Hôtel du Prince Max.

Lundi, 22 février 1869.

Chère fillette,

Je suis en retard pour répondre à ta lettre du 12; mais j'ai travaillé tous ces jours-ci comme un nègre pour rattraper le temps perdu, et j'ai abattu furieusement de besogne. Je suis heureux d'apprendre que les affaires vont un peu mieux; quant au reste, il faut de la patience et encore de la patience!

Je viens à Paris entre le 15 et le 25 du mois prochain; tu seras avertie d'avance. Nous pourrons nous voir soit à Paris, soit à Rougemont.

Je suis tout étonné que tu n'aies pas reçu ton kirsch; je

vais sur-le-champ en écrire à Bade, à mon fournisseur ordinaire.

En venant en France, je t'apporterai de la bonne musique allemande, — mais l'aimes-tu?

En attendant, je vous embrasse tous les deux, Gaston et toi. Portez-vous bien et jouissez de la vie.

I. TOURGUÉNEFF.

Carlsruhe, Hôtel du Prince Max.

Lundi, 8 mars 1869.

Chère Paulinette,

J'ai reçu ta lettre et j'y réponds. J'arrive le 20 ou le 21 mars à Paris et j'y reste une dizaine de jours tout au plus. J'irai te voir à Rougemont dès que je serai arrivé et j'apporterai avec moi l'argent que je vous dois, de la musique allemande et ce que je pourrai trouver de mes livres à Paris. Quant au kirsch, tu le recevras *avant* mon arrivée.

En attendant, porte-toi bien, sois de bonne humeur et accepte la vie — telle qu'elle arrive.

Je vous embrasse tous les deux.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

Paris, Hôtel Byron, rue Laffitte.

Lundi, 29 mars 1869.

Chère fillette,

J'arriverai *jeudi* à Rougemont avec la bourriche d'huîtres et celle que me donnera ta belle-mère. J'apporterai aussi la musique. Mais je compte prendre le train de 6 h. 35 m. et venir à Rougemont pour le moment du déjeuner; je veux rester avec toi le plus longtemps possible, car je suis forcé de repartir dès le lendemain *vendredi*. Je *dois* quitter Paris *samedi*.

A bientôt, au revoir, je t'embrasse ainsi que Gaston.

I. TOURGUÉNEFF.

Bade, Tiergartenstrasse 3.

Vendredi, 23 avril 1869.

Chère fillette,

Je suis, en effet, un gros paresseux, d'autant plus inexcusable que la représentation à Weimar a été très belle, le

succès considérable et que le *Dernier Sorcier* nous a fait à nous-mêmes la plus agréable impression. La Reine de Prusse, le Grand-Duc et la Grande-Duchesse de Weimar ont été féliciter Mme Viardot, et le Grand-Duc lui a commandé pour la saison prochaine un véritable opéra en trois actes, dont je dois écrire le texte.

Je t'envoie un fragment de l'affiche; tu n'auras pas tellement oublié l'allemand que tu ne puisses la lire et la comprendre. Je t'envoie aussi deux photographies de Claudie et de Marianne; je n'ai pas sous la main celle de Paul (14).

Je suis de retour ici depuis cinq jours et j'héberge en ce moment toute la famille Viardot; on nettoie leur maison de fond en comble; cela durera encore trois ou quatre jours. Je ne quitterai plus Bade jusqu'à l'hiver.

Je serai très enchanté de te voir à Bade, mais à *une seule condition* : c'est que tu ne renouvelles pas tes caprices passés et que tu ailles visiter Mme Viardot. — Si tu n'as pas l'intention de le faire, il serait mieux de ne pas venir à Bade, car ce serait là une offense que je ne pourrais tolérer. — Je te le répète, *cette condition est indispensable* : tu ne voudrais pas toi-même me placer dans une situation impossible.

En attendant, je te souhaite, ainsi qu'à Gaston, toutes les prospérités imaginables et je vous embrasse tous les deux cordialement.

I. TOURGUÉNEFF.

Bade, Tiergartenstrasse 3.
Jeudi, 5 juin 1869.

Chère Paulinette,

Je viens d'apprendre avec un vif chagrin le résultat peu heureux de votre affaire avec M. Vimont. Il est évident que si la Sté « Vimont et Bruère » n'a pas été publiée — ce qui m'étonne assez, je l'avoue — il ne peut manquer de gagner son procès, et il est presque inévitable que ce sera lui qui sera nommé gérant. Tu ne me dis pas positivement combien de temps durera la liquidation et à quelle époque aura lieu le bail; mais je pense bien qu'une fois sorti de Rougemont,

(14) Le dernier enfant de Mme Viardot.

le mobilier, etc., vendu ou transporté, vous ne penserez pas à vous y remettre de nouveau : ce serait trop de frais et d'embarras. Aussi attendrai-je avec anxiété le résultat du procès (15) d'après-demain — et je te prie de me l'écrire tout de suite. Tout cela est d'autant plus pénible que cela vous arrive au moment où les affaires commençaient à bien marcher. Je ferai tous mes efforts pour trouver quelque chose de convenable pour Gaston — quoique le peu de liaisons que j'ai en France et mon éloignement rendent la réussite assez difficile. — Tu sais aussi bien que moi que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu; je n'ai aucun capital disponible en ce moment — et ce n'est qu'avec les plus grands sacrifices qu'il me serait possible de réaliser une petite partie des 50.000 francs que je te dois. Avec les six mille francs que te rapporte ta dot — et qui sont intacts — on pourra attendre des temps meilleurs. — En tout cas — il faut commencer par savoir si tout se décidera vendredi.

Je vous souhaite bonne chance et je vous embrasse tous les deux. Ecris-moi aussitôt.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

Bade, Tiergartenstrasse 3.

Mardi, 22 juin 1869.

Chère Paulinette,

Je commençais à m'inquiéter de ne pas recevoir de nouvelles, quand ta lettre est venue m'apprendre que tout est remis au commencement de juillet. Je voudrais, s'il était possible, que vous gardassiez le bail, à moins que les enchères ne montent trop haut; c'est au moins quelque chose d'assuré, d'autant plus que les affaires s'étaient améliorées dans les derniers temps. Gaston ne doit pas penser à s'expatrier; je ne vois rien qui puisse lui convenir, — hors de France; quant à lui trouver une place en France même, je ne demande pas mieux que d'user en sa faveur de mon faible crédit, — tout le temps regrettant le peu d'importance des relations que j'y ai conservées (16). Enfin, nous verrons ce

(15) Avec son associé.

(16) Ce n'est qu'au retour en France avec les Viardot, après la guerre de 1870, que le cercle des relations et des amitiés de Tourguéneff à Paris s'est développé et agrandi.

qu'il y aura à faire, et tu peux être sûre que je ferai tout ce qui dépendra de moi. — Mais tâchez de rester à Rougemont, dans une position nette et assurée.

Tu sais que j'avais l'intention d'aller en Russie, où ma présence est nécessaire; mais voilà que le docteur croit avoir découvert que j'ai une maladie de cœur et ne veut pas que je bouge d'ici. Le fait est que depuis quelque temps je me sens quelque chose de bizarre au cœur. Le docteur promet de me guérir, mais mon voyage est renvoyé aux Calendes grecques.

Cela me contrarie d'autant plus que c'était pour moi le seul moyen de rapporter un peu d'argent. L'année s'annonce fort mal; tout le seigle a péri, et, si le froid continue, on n'aura ni avoine, ni froment. Je me vois dans l'impossibilité de tenir la promesse que je vous ai faite, avant l'hiver. Je le regrette beaucoup, mais à l'impossible nul n'est tenu.

J'espère encore que tout ira bien et que vous resterez à Rougemont.

En attendant, je vous embrasse tous les deux bien cordialement et vous souhaite santé et bonne humeur.

I. TOURGUÉNEFF.

Bade, Tiergartenstrasse 3.

Lundi, 12 juillet 1869.

Chère Paulinette,

J'avais reçu le télégramme et j'attendais avec impatience la lettre. Je suis heureux de voir que tout s'est *assez bien* arrangé : dans la vie, c'est tout ce à quoi l'on doit prétendre; le mieux doit être reçu avec reconnaissance, comme un cadeau inattendu. J'espère que les affaires iront assez bien à Rougemont pour que vous y restiez : au moins, c'est du certain. Je vais faire tous mes efforts pour pouvoir tenir ma promesse dans le courant de cette année et vous aider à payer les 15.000 francs dus au premier janvier.

Je te prie de faire mes amitiés à toute la famille et je vous embrasse tous les deux bien cordialement.

I. TOURGUÉNEFF.

Bade, Tiergartenstrasse 3.
Dimanche, 22 août 1869.

Chère fillette,

Par je ne sais quelle fatalité, la lettre que tu m'avais écrite de Pornic le 13 ne m'arrive qu'en ce moment : elle a eu des malheurs à la poste. Comme tu m'écris que tu ne restes à Pornic que jusqu'au 23 ou 24, je doute fort que ce mot que je t'écris à la hâte puisse t'arriver et cela me chagrine, d'autant plus que je ne puis y mettre les 100 francs que tu me demandais, vu l'incertitude. Si pourtant tu étais encore à Pornic, emploie 100 francs à te faire des achats et je te les rembourserai dès que tu seras à Rougemont.

Je suis content de voir que tu vas bien; quant à moi, mon cœur me laisse à peu près tranquille; mais ce qui est bien ennuyeux, c'est qu'on ne veut pas me permettre de chasser! Enfin, il faut se résigner. Quant à la goutte, il n'en est plus question.

Ecris-moi dès que tu recevras ce mot; je ne sais pas encore quand je pourrai venir à Paris. Je t'embrasse ainsi que ton mari, et j'espère que vos affaires vont bien.

I. TOURGUÉNEFF.

Bade, Tiergartenstrasse 3.
Mercredi, 13 octobre 1869.

Chère fillette,

J'ai reçu ta lettre et je suis très content de voir que vous allez bien tous deux et que les affaires, aussi, ne vont pas mal. Avec de la patience et de la persévérance on finit souvent par triompher.

Je compte venir à Paris vers la mi-novembre, et puisque la montagne ne vient pas à Mahomet, Mahomet ira à la montagne, c'est-à-dire que j'irai à Rougemont. Mais pourquoi ne veux-tu pas que j'aille rue de Bruxelles avant de t'avoir vue? C'est mystérieux (17) : mais je m'y conformerai, sans très grande peine.

(17) Les premières difficultés dans les affaires de son gendre furent aplanies grâce à son aide en 1869, quatre ans après le mariage. Cette année est le début des malentendus de Paulinette avec ses beaux-parents ou plutôt avec sa belle-mère qui ne cachait pas sa *préférence partielle* pour son second fils. L'année 1870, année de la guerre, ébranlera définitivement la situation de Gaston et de Paulinette ainsi que les relations de Paulinette avec sa belle-mère. Et ce sera l'origine du second drame de Tourguéneff, — celui de sa fille.

Je ferai tout mon possible pour venir à votre aide à l'échéance du 31 décembre, — sinon pour toute la somme, du moins pour une partie.

Ma santé est passable et de temps en temps je me risque d'aller à la chasse.

Je t'embrasse, ainsi que Gaston : au revoir!

I. TOURGUÉNEFF.

IX

Bade, Tiergartenstrasse 3.
Vendredi, 28 octobre 1870.

Ma chère Pauline,

Ta lettre est bien désolée — et je le conçois; ta position est très dure et je partage toutes tes terreurs, surtout quand je vois ton mari obligé d'aller à la guerre : aussi ne veux-je pas relever les reproches que tu me fais de ne plus songer à toi. Je veux te prouver par des faits que je songe à toi plus que jamais. Je commencerai par des conseils.

Tes beaux-parents ont fort mal agi en te retenant la moitié des obligations russes : mais c'est le cas — ou jamais — de faire bonne mine à mauvais jeu. Tu ne peux pas les forcer à te les rendre et, si tu te brouilles avec eux, c'en est fait de l'héritage de Gaston. Ainsi, renferme en toi ta colère, d'autant plus qu'avec la fin de la guerre il n'y aura plus de raisons pour eux de garder ces obligations, car je ne puis supposer que M. Bruère veuille dépouiller son fils (18).

Reste là où ton mari te dira de rester : à Vendôme ou au Mans — et s'il te dit de rester avec tes beaux-parents, fais-le. Crois-tu que tu pourrais aller quelque part loin de ton mari? Mais tu mourrais d'inquiétude. En supposant même que je puisse pénétrer jusqu'à toi — et que je t'emmène à Bade, — vois quelle vie ce serait pour toi. — Ainsi, je le répète, reste dans le voisinage de ton mari et là où il te dira.

Vient la question d'argent. Ta pension est toute prête entre mes mains, et je l'aurais envoyée immédiatement à M. Griffin, si tu n'avais ajouté dans ton post-scriptum : « *Nous sup-*

(18) L'espoir de Tourguéneff ne fut pas réalisé. Cette année de la guerre fut le début de la vie de déboires de Paulinette.

posons qu'il est bien — mais nous ne le connaissons pas » — et s'il n'avait écrit dans sa lettre à moi les mots suivants : « We have already assured Madame Bruère we shall be happy to pay at sight any drafts she may draw upon us for the amounts of all the invoices — and that we do not wish any credit upon the last sendings. »

Tu m'écris qu'il vous doit 2.000 francs : demande-les-lui; de mon côté, je lui écris dans le même sens; et quant aux 2.400 francs, je te les enverrai moi-même, soit par son entremise, soit par celle d'un banquier, quand je serai à Londres, ce qui aura lieu au plus tard dans dix jours d'ici. — Si Griffin t'envoie les 2.000 francs, tu auras de quoi subvenir à tes dépenses pendant la première quinzaine; et s'il ne te les envoie pas, malgré sa promesse, ce sera une preuve qu'on aura bien fait en ne lui confiant pas les 2.400 francs. — Je ne puis encore te donner mon adresse à Londres, mais tu peux m'écrire à l'adresse de Mme Viardot qui y est déjà : « Londres, 8 Upper Seymour Street, Portman Square ».

Maintenant, je te répète encore une fois, et crois-moi, je t'en prie, malgré les « flammes » de Châteaudun : *là où l'on ne leur résiste pas à main armée, les Prussiens ne touchent à rien et ne font pas de mal* (témoins Reims, Nancy, Lunéville — et une foule d'autres endroits). Aussi je ne crois pas Rougemont menacé le moins du monde — et ce ne sont pas les Prussiens qui dévasteront ta maison. Tu as assez de terreurs réelles pour ne pas t'en créer d'imaginaires.

To be troubled in the trouble
Only makes the trouble double (19).

Ainsi reste tranquille, autant que cela est possible — et ne doute pas de mon attachement pour toi. Je t'enverrai encore par l'intermédiaire de ce M. Griffin avant de quitter Bade, et je t'écirai le jour de mon arrivée à Londres.

Attends, du courage, — je vous embrasse tous les deux et au revoir dans des temps meilleurs.

I. TOURGUÉNEFF.

(19) Qui se trouble lors des troubles —
Rend le trouble double.

Londres, 4 Bentinck Street,
Mancheter Square.
Ce 22 novembre 1870.

Voici une semaine que je t'ai écrit, chère Paulinette, pour t'avertir qu'il y a 45 livres (1.125 fr.) à la disposition de Gaston chez les banquiers frères Gouin à Tours (j'ai remis ici l'argent au banquier Coutte) et je n'ai pas encore reçu un mot de réponse de toi! — D'après les dernières nouvelles, les Prussiens sont tout autour de Châteaudun et cela me donne beaucoup d'inquiétude. Je crains fort que ma lettre ne se soit égarée en route et j'écris de nouveau aujourd'hui à tout hasard. — J'ai reçu la lettre que tu m'avais envoyée à Bade. J'approuve fort ta résolution de ne pas te séparer de ton mari et je te prie de croire que c'est une erreur de plume qui m'a fait écrire 2.400 au lieu de 2.500. Je sais bien que je te dois 50.000 francs à 5 %. Ton mari et toi, vous vous trouvez maintenant dans une position difficile qui doit te faire prendre en pitié les terreurs que tu avais au temps jadis, quand tout était pacifique et prospère. J'espère que vous sortirez plus forts et meilleurs de cette épreuve — et dans tous les cas, tu dois savoir que tu as un père qui ne te laissera pas manquer de pain. Ainsi, l'important est de conserver la bonne santé et la bonne humeur. Avec cela, on traverse tous les dangers.

J'attends avec impatience un mot de toi pour savoir si je puis t'envoyer de l'argent par la même voie. Je crains fort que les Prussiens ne s'emparent de Tours avant une semaine, — et alors où ira le gouvernement?

Je t'embrasse avec tendresse ainsi que ton mari. J'ai maintenant deux chambres confortables et je vais rester ici encore six semaines.

Un père qui t'aime,

I. TOURGUÉNEFF.

Londres, 4 Bentinck Street,
Mancheter Square.

Mercredi, 21 décembre 1870.

Chère Paulinette,

Ta lettre, que je n'ai reçue qu'avant-hier (elle a mis

13 jours à m'arriver), m'a rempli de mécontentement; je commençais à m'inquiéter beaucoup sur ton compte, voyant qu'on se battait (et qu'on se bat encore) constamment autour de Rougemont. Je suis très heureux que tu aies touché l'argent que je t'ai envoyé; je tiens le reste de la somme à ta disposition et je te l'enverrai dès que tu me diras de le faire. Je reste ici encore trois semaines — peut-être un mois — ainsi tu as de la marge. J'espère qu'il n'est arrivé et qu'il n'arrivera rien de désagréable à ton mari. C'est une terrible épreuve qu'il faut tâcher de traverser avec patience et courage. Je ne crois pas que cela puisse durer aussi longtemps encore que cela a duré, mais il est impossible de rien prévoir pour le moment.

Donne-moi de tes nouvelles aussi souvent que possible; embrasse Gaston de ma part et ne doute jamais de mon inaltérable affection pour toi.

I. TOURGUENEFF.

P. S. — Je ne sais si je t'ai dit que Mme Innis est allée en Russie avec une famille anglaise.

Londres, 4 Bentinok Street,
Manchester Square.
Ce 2 février 1871.

Chère Paulinette,

Aussitôt après avoir reçu ta lettre, je suis allé chez M. Devaux et lui ai exposé la chose en question : il m'a répondu qu'en effet le reçu des 60 livres sterling s'était égaré pendant ce temps, *mais qu'il avait télégraphié à M. Naudin à Nantes et que tu as touché l'argent*. Cela me paraît louche et, avant que tu ne confirmes cette réception, je ne me risquerai pas à lui confier les 1.000 francs dont je t'ai parlé... Mais comme je dois quitter Londres dans quatre ou cinq jours au plus tard, je n'aurai plus le temps de recevoir ta lettre. Aussi voilà ce que je vais faire. Je laisse l'argent — 1.000 francs — chez M. Viardot, — tu lui écriras (Devonshire Place 30, Portland Place) et tu lui diras comment et en quel nom placer ou envoyer cet argent. Il remplira ta commission sur-le-champ.

Quant à moi, écris-moi à l'adresse suivante : A M. Paul

Annenkoff, Saint-Petersbourg, rue Italijskaja, Maison Ovsjannikof. — Pour remettre à M. I. Tourguéneff.

Je t'écirai dès que je serai arrivé. Quant à ta nouvelle demande, faite par M. Bruère, elle est absolument inexécutable. J'avais déjà envoyé les deux lettres en question à Berlin, avant qu'on ne sût où était le prisonnier. Quant à l'interner en France, en présence des nombreux manquements à la parole donnée que les Prussiens reprochent aux Français, il ne faut pas y penser un seul instant. Du reste, comme on commence à avoir une lueur d'espoir et à entrevoir la possibilité d'une fin de guerre, ce n'est peut-être plus si urgent.

Portez-vous bien tous les deux — c'est là l'essentiel — tout le reste peut se réparer. Je t'embrasse ainsi que Gaston. Au revoir peut-être à la fin d'avril!

I. TOURGUÉNEFF.

Berlin, Hôtel Saint-Petersbourg.
Mercredi, 5 avril 1871.

Chère Paulinette,

Je viens d'arriver ici; ta lettre m'a été remise il y a deux jours, à mon passage pour Saint-Petersbourg. Les désastres que tu m'annonces sont très graves; Dieu merci, ils sont pourtant moindres qu'on me l'avait dit — et puis, ce qui est le plus important, vous êtes tous les deux en bonne santé! Maintenant, venons vite à la question d'argent. Mais avant je te supplie de te pénétrer bien d'une chose : c'est que je ne dis jamais que la vérité et que je suis persuadé, jusqu'à preuve du contraire, qu'on me dit la vérité! Aussi c'est pour le moins inutile de ta part de supposer que j'ai cru que « c'était pour rire » — tes demandes; je vois bien que vous avez besoin d'argent, mais écoute ceci : *il m'est impossible* de prendre 10 à 15 mille francs sur mon revenu annuel ; il faut donc ou vendre ou emprunter. J'ai essayé de vendre une partie de mon bien l'année passée et cette année-ci; l'année passée je n'ai pas réussi *du tout*; cette année-ci, je n'ai pas *encore* réussi, — de façon que j'ai été obligé de donner à mon ami M. Massloff un plein pouvoir pour achever la vente. *J'ai tout lieu de croire* qu'elle sera conclue — et alors

ce n'est pas 10.000 francs, c'est toute la somme que je pourrai te payer. Mais la chose n'est pas encore faite. J'ai voulu emprunter de l'argent à mon frère, qui est riche à millions (20). Il m'a refusé! Tout ce que je puis faire dans cet état de choses, c'est : 1° de t'envoyer de Londres, dès samedi ou dimanche, un acompte de 5.000 francs; 2° de t'exhorter à la patience. Venir moi-même avant que l'état de choses qui existe à Paris ait pris fin serait absurde; du reste, il est probable que cela ne durera pas longtemps. Dès que je pourrai, je viendrai. En attendant, écris-moi — 30, Devonshire Place, Portland Place, Londres. Et surtout aie de la patience : ces 5.000 francs te donneront un petit coup d'épaules, puis, peut-être, la grande vente se fera; alors nous serons hors de la bourrasque.

Je vous embrasse tous les deux tendrement et au revoir.

Ton père qui t'aime,

I. TOURGUÉNEFF.

P. S. — Je m'adresserai au même banquier de Londres ; pourtant si tu sais un meilleur moyen, écris-moi vite.

Baden-Baden, Villa Viardot.

Samedi, 18 novembre 1871.

Chère Paulinette,

Je suis encore ici grâce à une *troisième* rechute de goutte, mais je pars demain, je l'espère, et j'arrive à Paris lundi.

Je demeure ici, car ma villa est vendue et tout y est sens dessus dessous, le nouveau propriétaire, un banquier de Moscou, voulant la meubler à neuf, etc. A Paris, je demeurerai chez M. Viardot, rue de Douai, 48 (21). Je t'écirai le lendemain de mon arrivée.

Je suis fort content de savoir que vous allez bien, — per-

(20) Le frère de Tourguéneff était très avare et dominé par sa femme; Ivan Tourguéneff ne comptait jamais sur lui. — Toutes les lettres de 1871 sont remplies de réponses aux demandes d'argent de Paulinette, les affaires de son mari allant de plus en plus mal. Tourmenté par ses demandes, par les accès de sa goutte, par les tribulations de l'après-guerre, Tourguéneff n'avait que le rare plaisir d'aller de temps en temps à Rougement voir sa fille et y chasser (il y avait loué une chasse), ainsi que d'attendre de nouveau de devenir enfin grand-père.

(21) Après la guerre, la vie des Viardot devint impossible en Allemagne. Le retour en France fut nécessaire. Tourguéneff revint avec eux à Paris.

sonnellement et comme affaires. J'espère vous revoir bientôt tous les deux.

En attendant, je vous embrasse très sincèrement.

I. TOURGUÉNEFF.

Paris, 48, rue de Douai.

Ce 1^{er} décembre 1871.

Chère fillette,

Je suis ici depuis dix jours, mais comme j'ai eu une *quatrième* rechute de goutte le jour même de mon arrivée, je n'ai pas voulu t'en parler. Maintenant je crois que c'est passé pour tout de bon, mais je ne suis sorti pour la première fois qu'il y a trois jours. Je n'ai pas encore vu les grands-parents... J'irai demain peut-être. Je serais très heureux de te voir ainsi que Gaston, mais ne venez qu'à votre convenance. J'ai deux chambres dans la maison de Viardot — ou plutôt une, car l'autre n'est pas encore assez sèche — et toute la maison est encore sens dessus dessous. Tout s'arrangera petit à petit.

Je vous embrasse tous les deux et vous dis au revoir.

I. TOURGUÉNEFF.

P. S. — J'ai vu Mme Innis qui part demain pour Londres. J'ai vu aussi Mme Delessert qui va très bien.

Paris, 48, rue de Douai.

Ce 15 décembre 1871.

Chère Paulinette,

J'aurais dû te répondre plus tôt, mais j'ai été comblé de travail tout ce temps-ci, ce qui m'arrive rarement, comme tu sais. J'avais à achever de copier tout un petit roman, que mon éditeur de Pétersbourg réclamait sur-le-champ. Cela n'a pas été une petite besogne et pendant dix jours je ne me couchais qu'à 2 ou 3 heures du matin. Maintenant c'est fini; ma goutte aussi semble vouloir m'abandonner, et j'ai repris mon petit train-train habituel.

Je serai très heureux de te revoir au 31 décembre et nous tâcherons de passer gaiement ensemble la nouvelle année.

Je suis aussi très content d'apprendre que vos affaires marchent.

En attendant, je vous embrasse tous les deux et au revoir.
Mes amitiés à M. Bruère.

I. TOURGUÉNEFF.

Installé à Paris et dans la suite à Bougival « dans la maison de Viardot », sa vie est entièrement confondue avec celle des Viardot, sauf pendant ses voyages presque annuels en Russie et ses visites personnelles chez ses amis, Zola, Flaubert, les Tourguéneff et quelques autres.

Paris, 48, rue de Douai.
Vendredi, 22 mars 1872.

Ma chère Paulinette,

Cela ne m'a pas amusé non plus de rester si peu avec toi, mais tout droit de la gare du chemin de fer je suis allé chez le dentiste qui m'a abîmé, de façon que j'ai été obligé d'aller chez un autre et cela n'est pas fini encore, et je souffre toujours de ma maudite dent, où une inflammation de périoste s'est déclarée. C'est fort ennuyeux, je t'assure, mais il n'y a d'autres remèdes que la patience.

J'espère que tu te soignes beaucoup; je te promets d'aller voir les beaux-parents avant Pâques et je réitère ma parole de ne pas partir sans aller te voir. En attendant, je vous embrasse tous les deux.

I. TOURGUÉNEFF.

Paris, 48, rue de Douai.
Mercredi, 27 mars 1872.

Chère fillette,

Voici les 2.000 francs promis. Tu m'en accuseras réception immédiatement. Je n'ai pas encore vu les beaux-parents, mais j'irai demain.

Je vous embrasse tous les deux.

I. TOURGUÉNEFF.

Moscou, Boulevard Petchistenskoï,
Au Comptoir des Apanages,
Vendredi, 26 mai 1872.

Chère Paulinette,

Je reçois à l'instant ta lettre et je me hâte de te répondre,

tout en me disant que je suis un gros paresseux de ne t'avoir pas écrit jusqu'à présent.

Je ne demeure pas chez mon frère, quoique je le voie tous les jours; sa maison est encore en voie de reconstruction et j'ai accepté la vieille hospitalité de mon ami Masloff, qui est le chef du Comptoir des Apanages de Moscou. Mon frère se décide à quitter la Russie. Aussi tous mes plans sont tombés à l'eau. Je remercie beaucoup ce bon Gaston pour tout le mal qu'il s'est donné et de la lettre très détaillée et exacte qu'il a écrite et qui, par parenthèse, a lambiné en route. Je te prie de m'excuser de lui avoir donné tous ces tracas inutiles, vu la décision probable de mon frère; pourtant la chose peut encore être faite, si ce n'est pas pour ce lieu — pour un autre et si ce n'est pas pour le compte de mon frère — pour le mien. Pour le moment, tout est encore dans le vague. J'espère que la santé de Gaston est complètement remise; ce n'est pas le moment d'être malade.

Tu peux compter sur moi pour le baptême (22); quant aux 3.000 francs, je ne pourrai pas vous les envoyer avant la fin de juin; peut-être ne les rapporterai-je que moi-même avec la fameuse pelisse d'Astrakhan. Nous avons eu ici des sécheresses et des chaleurs terribles qui ont bien compromis les récoltes; il faut s'attendre à une mauvaise année et à de misérables petits revenus.

En attendant, je vous embrasse tous les deux de bon cœur et vous dis : au revoir!

I. TOURGUÉNEFF.

P. S. — Continue à m'écrire à l'adresse de mon frère : elle est plus facile, et la maison de mon frère est à deux pas d'ici.

Moscou,
Au Comptoir des Apanages,
Boulevard Petchistenskoï.

Chère Paulinette,

J'ai reçu ton télégramme et j'ai envoyé immédiatement une réponse par l'entremise de Viardot, car on ne voulait pas recevoir ici de télégramme direct à Cloyes. A l'heure qu'il

(22) Du premier enfant, une fille, Jeanne.

est, tu dois être complètement tranquillisée; je m'étonne que tu n'aies pas eu de mes nouvelles. Je t'ai écrit deux fois : une fois de Pétersbourg et une seconde fois de Moscou. Je te disais dans cette seconde lettre qu'il fallait abandonner toute idée de voir mon frère venir s'établir en France et surtout de lui voir faire pour cela la moindre dépense (23); il est devenu plus avare que jamais — maintenant qu'il n'a plus personne : il empile ses écus, se refuse tout et ne changera pas de genre de vie. Chacun prend son plaisir où et comme il le trouve — et il n'y a rien à changer à tout cela.

J'avais compté, aussi un peu sur lui pour ces 3.000 francs que je t'avais promis, mais j'avais compté sans mon hôte — et sans la mauvaise récolte qui s'annonce. Pourtant je ne désespère pas de t'apporter au moins une partie de cette somme, quand j'irai à Rougemont baptiser le gros poupon que tu ne manqueras pas de te donner.

En attendant, porte-toi bien et, le cas échéant, ne manque pas de m'envoyer un télégramme. Je vous embrasse tous les deux et je n'oublierai pas l'astrakan.

I. TOURGUÉNEFF.

Moscou, Boulevard Petchistenkoï,
chez M. Massloff.

Mercredi, 14/26 juin 1872.

Chère Paulinette,

Je reçois ta lettre à l'instant. Je suis content de voir que tes inquiétudes se sont calmées — et j'attends avec impatience quelque bon télégramme bien joyeux.

Je reste ici encore cinq ou six jours grâce à un accès de goutte qui est venu comme la foudre il y a une semaine et qui me cloue au sofa. Je ne m'y attendais pas, après la longue et dure attaque de septembre-octobre passée. Heureusement l'accès n'est pas trop fort et j'espère pouvoir mettre une pantoufle dès demain. Si rien ne vient se mettre au travers, j'arrive à Paris vers le 15 juillet — peut-être avant — et dare-dare j'irai chez toi.

Je suis chagriné de ne pouvoir t'envoyer l'argent que je t'avais promis, — bien spontanément — tu t'en souviens. Ni

(23) Paulinette espérait ainsi caser son mari chez son oncle,

Gaston ni toi, vous ne m'aviez rien demandé. Malgré tout, je ne désespère pas de pouvoir le faire, c'est-à-dire de t'apporter quelque argent. Nous avons une *très mauvaise* année qui s'annonçait magnifiquement; je n'y puis rien et il faut se résigner. Quant à mon frère, qui est certainement très riche, il ne me prêterait pas 50 francs — et tu parles de 50, 60.000!! Mets-toi en tête qu'il a toujours été avare et que c'est maintenant un Harpagon qui donnerait des points à celui de Molière. De ce côté-là c'est fini, fini — et il ne faut jamais y penser un seul instant.

J'ai rempli jusqu'à présent tous mes engagements — et au delà — et je ne demande pas mieux que de continuer ainsi, mais on ne peut faire que ce qui est faisable.

Allons, à bientôt, je vous embrasse tous les deux très fort — et Dieu veuille que je te revoie en grand-père!

I. TOURGUÉNEFF.

Paris, 48, rue de Douai.
Mercredi, 10 juillet 1872.

Chère Paulinette,

Me voilà enfin de retour, boiteux grâce à la goutte, mais du reste bien portant. J'ai fait prendre de tes nouvelles chez les beaux-parents; on dit que tu vas très bien, j'en ai été enchanté; mais j'avais espéré que le grand pas avait été franchi. Dis-moi quand il faut que je vienne. J'ai apporté 1.500 francs. Veux-tu que je te les envoie ou bien pourrai-je les remettre ici? J'attends une réponse.

Je t'embrasse bien tendrement ainsi que Gaston.

I. TOURGUÉNEFF.

Saint-Valéry-sur-Somme,
Maison Ruhaut.
Mercredi, 23 juillet 1872.

Chère Paulinette,

J'ai eu le plus grand plaisir à recevoir la lettre du bon Gaston et je rends avec usure à la chère petite Jeanne le baiser qu'on m'envoie en son nom. Je suis très content de voir que tout marche bien; continue à être prudente et sage, et rien ne manquera à ton bonheur et au nôtre. Ma vilaine horreur de goutte me tient avec plus de ténacité que

jamais, et je t'écris de mon lit, ce que tu peux reconnaître à mon écriture, et ce qui fait que je ne puis encore fixer avec certitude mon arrivée à Rougemont; mais je ne tarderai pas une minute à t'annoncer ma convalescence. Encore un peu de patience et tout s'arrangera.

En attendant le plaisir de vous revoir tous, je vous embrasse tous les *trois* avec tendresse. J'espère pouvoir t'écrire bientôt.

I. TOURGUÉNEFF.

Saint-Valéry-sur-Somme,
Maison Ruhaut.
Ce 13 août 1872.

Chère Paulinette,

Je viens de recevoir ta lettre; je suis heureux d'apprendre que tout va bien. Ma goutte aussi fait mine de vouloir me quitter, après m'avoir tenu plus de deux mois. Je commence à marcher tout seul, comme une grande personne.

Je te prierai de choisir pour le baptême une autre époque que le 1^{er} au 16 septembre : ce sont les seuls jours de chasse possibles et je ne veux pas encore abandonner tout à fait cet espoir. On pourrait baptiser la petite Jeanne soit plus tôt, soit plus tard. Un jour entre le 25 et le 28 ou 30 août serait peut-être ce qui me conviendrait le plus. Ou bien alors ce serait après le 10 septembre.

Dans tous les cas, j'espère te revoir et t'embrasser bientôt — et en attendant je vous embrasse tous les trois très tendrement.

I. TOURGUÉNEFF.

Saint-Valéry-sur-Somme,
Maison Ruhaut.
Ce 7 août 1872.

Chère Paulinette,

Je reçois ta lettre et voici à quoi je me suis arrêté et ce que je te propose : je viens à Rougemont le 10 septembre sans faute; si le baptême peut se faire à cette époque, tant mieux; sinon, il se fera plus tard, et je reviendrai faire mon office de parrain, mais dans tous les cas, je viens à Rougemont le 10.

En attendant, je t'embrasse tendrement, ainsi que Gaston et la petite Jeanne.

I. TOURGUÉNEFF.

P. S. — Mes amitiés à Mme Bruère.

X

Nous omettons quelques lettres où nous lisons toujours les demandes d'aide, d'argent et l'attitude étrange de la famille du mari.

Paris, 48, rue de Douai.

Mercredi, 5 mars 1873.

Chère Paulinette,

Décidément et plus que jamais je suis baptisé d'eau de morue. Voici bientôt une semaine que je ne sors pas; j'ai attrapé une abominable grippe avec toux, insomnie, etc. Je vais un peu mieux maintenant, mais il n'y a plus à manger à aucune bête fauve. Mon fusil ne retentira dans vos parages pas avant le mois de septembre.

Cela ne veut pas dire que je ne te verrai auparavant. J'espère bien arriver à Rougemont vers la fin de ce mois ou au commencement d'avril.

En attendant, je vous embrasse tous les trois avec tendresse. Portez-vous bien, c'est l'essentiel.

I. TOURGUÉNEFF.

Paris, 48, rue de Douai.

Ce 1^{er} avril 1873, Mardi.

Chère fillette,

J'allais t'écrire pour t'annoncer que j'irai enfin te voir et voir aussi ma petite-fille, — qui, à ce qu'il paraît, fait des progrès étonnants, — vers le *milieu de la semaine* de Pâques, quand j'ai reçu ton billet. J'ai mérité les reproches qu'il renferme et je tâcherai de m'amender. Dans quelques jours je t'écirai pour fixer la date précise de mon arrivée.

Je vous embrasse bien tendrement tous les trois.

I. TOURGUÉNEFF.

P. S. — C'est aujourd'hui le 1^{er} avril; mais ma promesse n'est pas un poisson.

Paris, 48, rue de Douai.
Ce 4 avril 1873, Vendredi.

Chère Paulinette,

Voici mon plan! Samedi prochain, G. Flaubert et moi nous partons pour *Nohant*, le château de Mme Sand. J'y reste 3 jours jusqu'à mardi de la semaine de Pâques. Mercredi je pars et je voudrais arriver à Rougemont. Cela peut-il se faire? Pour aller chez Mme Sand, il faut prendre le chemin d'Orléans jusqu'à Châteauroux; au retour j'irai jusqu'à Orléans et je vois qu'il y a là un chemin de fer (celui de Chartres) qui traverse *votre* chemin de fer à la station de Voves. De Voves il faudrait redescendre à Châteaudun et à Cloyes. Tout cela est-il faisable? Sans rester des heures et des heures soit à Orléans soit à Voves? Je prie Gaston de prendre là-dessus les informations les plus précises et de m'envoyer le résultat de ce qu'il aura appris sur la possibilité. Ou bien serait-il plus simple de retourner à Paris et de repartir le lendemain pour Rougemont? — quoique le détour soit diablement grand. Je t'en prie, fais que Gaston me donne des renseignements exacts et sans tarder.

A revoir à bientôt dans tous les cas; je suis trop honteux d'avoir tardé si longtemps.

Je vous embrasse tendrement tous les trois.

I. TOURGUÉNEFF.

Paris, 48, rue de Douai.
Dimanche, 19 avril 1873.

Chère Paulinette,

Je ne t'ai pas écrit jusqu'à présent parce que je n'étais pas encore sûr du jour où je pourrai aller à Rougemont. Tu peux être parfaitement convaincue d'une chose : c'est que je ne partirai pas pour la Russie sans aller préalablement te voir; et il est plus que probable que ce sera dans le courant de cette semaine. Tu en seras avertie la veille.

Ainsi à bientôt, porte-toi bien. Je vous embrasse tous les trois.

I. TOURGUÉNEFF.

Paris, 48, rue de Douai.
Lundi, 21 avril 1873.

Chère fillette,

Ne m'arrache pas les yeux, avant tout! et sache que j'arrive chez toi — non pas demain — mais *Vendredi*, à 3 h. 40 (en partant de Paris à 11 h. 10 m.).

J'apporterai *toutes* les commissions et il y aura de l'argent pour la bourse de Jeanne.

Aie un peu de patience, il n'y a plus longtemps à attendre maintenant. Ce voyage à Nohant (24) m'a tellement éreinté que je n'ai pas eu le courage de repartir immédiatement.

Je vous embrasse tendrement tous les trois et au revoir!

I. TOURGUÉNEFF.

Paris, 48, rue de Douai.
Mercredi, 23 avril 1873.

Ta patience n'est pas à bout, chère fillette; toute la maison est malade ici; mais je suis grippé et par ce temps si froid je n'ose me mettre en route. Mon arrivée se trouve forcément remise à *Lundi*.

Ne te fâche pas trop; je finirai bien par arriver. En attendant je vous embrasse tous les trois.

I. TOURGUÉNEFF.

Paris, 48, rue de Douai.
Mercredi, 31 décembre 1873.

Chère fillette,

Je suis fort content que mes envois t'aient plu et je te remercie de l'envoi du lièvre et du lapin qu'on a trouvés très bons.

Si je n'ai pas pu tenir ma parole, c'est qu'il s'est produit dans la maison Viardot un événement auquel j'ai pris la plus grande part. Depuis hier Claudie est la fiancée de M. Georges Chamerot, propriétaire d'une grande imprimerie à Paris.

(24) Où il est allé avec Mme Viardot et ses enfants. Il y est retourné la même année en septembre, et il écrivait à Fet, le 13 septembre : « Je suis ici l'hôte de Mme George Sand... La maîtresse de céans est charmante et intelligente à l'extrême; à l'heure qu'il est, elle est une bonne petite vieille; elle est très affectueuse pour moi, et je lui suis cordialement attaché. »

C'est un bon et loyal garçon et je crois que le mariage sera heureux. C'est ce qui m'a retenu à Paris et ce qui m'oblige à t'envoyer d'ici mes meilleurs vœux pour l'année 1874, — à toi, à Gaston et à tous les trois.

Lundi, si Dieu me prête vie, je viens à Rougemont avec mon fusil et mon chien. Il faut pourtant que je chasse encore une fois avant la clôture. J'arriverai avec le train de 11 heures.

En attendant, je vous embrasse tous les trois.

I. TOURGUÉNEFF.

Cette année, comme les années précédentes et les années suivantes, les demandes d'argent et les annonces de son envoi se suivent, alternant avec des explications pénibles et des tendresses du père.

Le lecteur a pu juger par les dernières lettres de Tourguéneff à sa fille que les affaires de son mari périclitaient, que sa dot à elle s'en allait peu à peu pour payer les dettes de la cristallerie de Rougemont, et que Tourguéneff recevait de sa fille de fréquentes demandes d'argent. L'année qui va commencer — la dixième après le mariage de Paulinette — va montrer au pauvre Tourguéneff que sa fille et sa petite-fille risquent de « ne pas avoir de quoi subvenir à leurs besoins »... C'est le début du 2^e drame de la vie de Tourguéneff : le malheureux sort de sa chère fille.

Paris, 50, rue de Douai.

Mardi, 14 décembre 1875.

Chère Paulinette,

Je t'avertis que s'il n'arrive quelque chose d'absolument imprévu, nous arrivons, le vieux papa Chamerot et moi, *samedi* à Rougemont pour y chasser dimanche. Nous prendrons le train de 11 heures; nous serons à Cloyes à 4 heures et quelques minutes. Dis à Gaston d'avoir la complaisance de prendre les mesures.

Jé vous embrasse tous.

I. TOURGUÉNEFF.

Toutes ces années 70, Tourguéneff, à l'exception de ses voyages en Russie pour ses affaires littéraires et personnelles, tout en restant en contact avec son pays et ses amis russes, vivait en « parisien » avec les Viardot, formant avec Mme Viardot le centre de la « maison ». La vie heureuse de Bade n'est plus qu'un souvenir. La vie commune avec la « bien-aimée » s'est transformée, à peu près vers cette époque, en « habitude » que deux grandes *figures d'artistes*, d'un certain âge toutes deux, ne rompent pas, y sacrifiant même leurs tempéraments.

Le drame de Paulinette se précipite. Elle est peu à peu dépouillée — avec ses enfants — de tout ce qu'elle possède (sa dot). Elle est obligée en 1882 de fuir avec ses enfants. Pour que son mari ne puisse pas la trouver, elle s'enfuit, sur le conseil de son père, en Suisse, l'hôtel de la Couronne, à Soleure.

Tourguéneff, déjà gravement malade et lié par la vie régulière et disciplinée des Viardot, fera tout ce qu'il pourra, — mais pas tout ce qu'il aurait dû faire dans d'autres conditions, — pour sauver sa fille dans le malheur qui s'abattait sur elle et ses enfants.

Nous donnons ici les quelques lettres, plutôt pénibles à lire, qu'il a pu encore écrire lui-même à sa fille en Suisse.

Paris, 50, rue de Douai.

Ce 3 janvier 1883.

Chère Paulinette,

Voici 500 francs, avec souhaits de bonne année. Demain ou après-demain je t'écirai plus longuement ainsi qu'aux enfants, que j'embrasse.

I. TOURGUÉNEFF.

Paris, 50, rue de Douai.

Ce 5 janvier 1883.

Ton capital de 100.000 francs, donné par moi — et dont on te sert exactement la rente, — 5.000 francs par an; si tu

ne peux pas vivre de cela, eh bien! tant pis pour toi. Je ne puis rien y faire...

...Je m'arrête ici, ne voulant pas perdre mon sang-froid. Je me borne à te dire ceci : quand tu m'auras envoyé le chiffre exact de tes dettes, je vendrai une ou deux des obligations qui forment ton capital — et je t'enverrai le montant; ce qui diminuera le chiffre de ta pension annuelle! Tu ne pourras naturellement plus toucher les intérêts de la part de ton capital que tu auras dépensée à payer tes dettes. Je ne puis pas faire autrement par la bonne raison que je n'ai pas un sou disponible...

...Alors, c'est assez. Envoie-moi la liste de tes dettes et je t'enverrai le morceau de ton capital que tu entameras.

Je t'embrasse ainsi que tes enfants.

I. TOURGUÉNEFF.

Paris, 50, rue de Douai.
Vendredi, 12 janvier 1883.

Chère Pauline,

Comme je te l'avais annoncé, j'ai vendu deux de tes obligations, — et je t'envoie 1.000 francs. Dans quelques jours tu recevras les 400 qui restent. Ton capital sera diminué de 1.500 francs à peu près, ce qui fait de 75 francs de rente annuelle, qu'il faudra décompter, — car non seulement il m'est impossible d'augmenter ta pension (4.800 fr. de rente annuelle et 200 à la nouvelle année ou au mois de juillet, ce qui fait 5.000 fr. en tout), mais *je ne recourrai plus jamais* à l'expédient actuel, c'est-à-dire à la vente de tes obligations. Si 5.000 francs par an ne te suffisent pas, eh bien! arrange-toi comme tu voudras, rentre en France ou renvoie tes enfants. Cela ne me regarde plus : mais ne compte pas sur un sou de plus. C'est la dernière fois que je t'en parle, sois-en bien persuadée.

Je vous embrasse tous les trois.

I. TOURGUÉNEFF.

Paris, 17 janvier 1883.

Chère Madame,

Monsieur votre père me charge de vous envoyer les quatre

cents francs ci-joints, qui sont le complément de la somme que vous avez reçue.

Il ne peut pas vous écrire lui-même, parce qu'il est au lit à la suite d'une petite opération qu'on lui a faite et qui a très bien réussi.

Je joins mes amitiés aux siennes et embrasse vos deux petits enfants.

G. ARNHOLT.

Paris, 50, rue de Douai.
Dimanche, 5 mars 1883.

Chère Paulinette,

Voici les 400 francs du mois de mars. Ma santé ne s'améliore guère et je passe mes journées au lit. Je t'embrasse ainsi que tes enfants.

I. TOURGUÉNEFF.

XI

LA MORT

Après cette dernière lettre nous n'avons qu'à donner les billets qui suivent, tantôt anonymes, tantôt signés, et qui se passent de commentaire, pour comprendre le drame dont Paulinette fut l'héroïne et la victime :

La santé de M. Tourguéneff est toujours de même. Voici quatre cents francs dont vous êtes priée d'accuser réception, le 2 mai 1883.

Paris.

Il est impossible à maman de répondre à votre lettre; mon père est gravement malade et elle ne peut en ce moment s'occuper d'autre chose que de lui. Votre père étant malade à Bougival, où il a été transporté d'après son désir, c'est maman qui vous envoie les 400 francs de votre pension.

CLAUDIE CHAMEROT.

Vendredi 4 mai 1883.

[Une autre lettre écrite évidemment le même jour : comme la précédente, sans formule la plus anodine de politesse au début ni à la fin.]

Ci-joints les 400 francs qu'on a omis d'ajouter à la lettre que je vous ai écrite et qui vient d'être remise à la poste. Maman, toute préoccupée qu'elle est de l'état très grave de mon père, ne peut vous écrire elle-même; c'est elle qui vous envoie les 400 francs, votre père étant à Bougival malade, où il a désiré être transporté. Je répète ceci dans le cas où le premier billet ne vous parviendrait pas.

CLAUDIE CHAMEROT.

Vendredi.

[*Billet anonyme sur chiffon de papier.*]

Voici 400 francs de la part de M. T.

Le 1^{er} août 1883.

[*Billet — même caractère.*]

M. T. vous écrira lorsqu'il se sentira mieux.

Le 2 septembre 1883.

[*Idem.*]

Voici quatre cents francs pour le mois de septembre.

[*Sans un mot sur l'état du malade.*]

[*Sur papier de deuil, ce qui n'était pas le cas des missives précédentes.*]

Bougival, 3 septembre 1883.

Madame,

Depuis hier soir la maladie de M. Tourguéneff a fait de tels progrès que l'issue fatale est à redouter d'un moment à l'autre.

Nous nous ferons un devoir de vous en avertir par dépêche.

Nous sommes dans la plus profonde affliction.

Veuillez agréer mes bien sincères salutations.

CLAUDIE CHAMEROT.

Les Frênes, 8 septembre 1883.

Chère Madame,

Rassurez-vous, votre mari n'apprendra jamais par nous l'endroit où vous êtes.

Vous pouvez être également rassurée quant à la question matérielle; je vous continuerai l'envoi de 400 francs mensuels que vous faisait celui que nous regretterons toujours,

Recevez, chère Madame, je vous prie, mes compliments distingués.

PAULINE VIARDOT.

Tournez s. v. p.

P. S. — Vous recevrez prochainement le souvenir que vous demandez.

29 septembre, soir.

Chère Madame,
Les scellés sont levés. Tenez-vous pour avertie.

P. V.

Veuillez accuser réception.

Cette affaire des scellés, après la mort de Tourguéneff, est « illustrée » par les deux documents faisant partie de la collection d'autographes de mon confrère et ami, Grégoire Rimsky, qui m'a aimablement autorisé à les citer dans mon travail sur Ivan Tourguéneff.

Les voici (25) :

1100. 9/21 Novembre 1883.

G. CASTAIGNET
Succ^r de son Père
Avoué de 1^{re} Instance
87, rue Neuve des Petits-Champs

Monsieur le Consul,

Je m'empresse, n'ayant pas eu la bonne fortune de vous

(25) Nous ne les commentons pas. Ils parlent par eux-mêmes. Nous les considérons comme des documents de première importance pour tous ceux qui veulent approfondir la question du sort de la fortune d'Ivan Tourguéneff après sa mort. A ce propos, ajoutons ici ce passage que le poète Fét consacre à la mort de Tourguéneff dans ses « Souvenirs » (p. 396, éd. 1890) :

« En août (vieux style) 1883 nous apprîmes la mort de Tourguéneff dont les souffrances ont tant duré. Bien que ceux qui le fréquentaient avant sa mort aient raconté ses adversités du dernier temps, étant donné que tous ces renseignements nous parvenaient de seconde main, tandis que je ne parle que de ce dont je suis sûr, — je dirai seulement que le rêve qu'il avait exprimé jadis « du talon féminin qui écraserait sa nuque, face dans la boue », s'est réalisé, dans un sens figuré, de la façon la plus brillante. — Afin de sauver pour la Russie un lopin du bien assez grand de Tourguéneff, transféré à l'étranger, je me suis empressé d'expliquer à ma nièce G...y ses droits sur Spasskoïé. »

A présent, le gouvernement de Staline y a installé un « pèlerinage pour touristes étrangers » afin d'en obtenir de la « valuta » (monnaie de change) !

rencontrer aujourd'hui, de vous faire parvenir la date de l'ordonnance rendue aujourd'hui en référé sur la question des scellés à Paris. J'espère qu'il nous sera possible de l'accepter, ce qui simplifierait bien les choses.

Je ne sais pas s'il me serai [*sic!*] possible d'aller vous voir demain, mais je viendrai dans tous les cas à Bougival vendredi.

Votre dévoué serviteur,

PAUL MERCIER.

En présence des « parties prétendantes » — M. Gaston Bruère et Mme Viardot — et du consul général russe (ou leurs représentants).

Nous Président,

Attendu que s'agissant de la succession d'un sujet russe, les opérations de levée de scellés et d'inventaire doivent, aux termes de la convention diplomatique, être dirigées par le Consul de Russie.

Mais attendu que les prétendants droits à la succession sont français, que leurs qualités respectives sont contestées,

Qu'en outre il peut exister des héritiers du sang russe qui doivent être représentés,

Par ces motifs :

Disons que tous droits des parties réservés en la forme et au fond, les opérations de levée de scellés et d'inventaire auront lieu à la requête et sur les diligences du Consul de Russie dans la forme française en présence ou eux dûment appelés de M. Bruère es qualité et de Mme Viardot se prétendant légataire universelle de M. Tourguéneff,

Disons qu'à défaut par le Consul russe de procéder aux susdites opérations, elles auront lieu à la requête de M. Bruère comme représentant l'héritier apparent quoique contesté en présence de Mme Viardot, légataire universelle, également contestée et du Consul de Russie ou eux dûment appelés.

Fait au Palais de Justice, le 26 septembre 1883.

907. 15/27 Septembre 1883.

PAUL MERCIER

Avoué près le Tribunal Civil de la Seine

Successeur de M^{re} Bujon et Bouissin

Rue du Sentier, 33

RAPPORTER LA PRÉSENTE.

Paris, le 20 novembre 1883.

Monsieur le Consul général,

A la suite des différents incidents relatifs à la succession de M. Tourguéneff, j'ai été avisé qu'un référé était introduit aujourd'hui devant M. le Président Aubépin. Pour me conformer aux instructions que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, j'ai dû me présenter au référé, et en raison de votre absence et de l'impossibilité où j'étais d'avoir pu conférer avec vous de ce qui s'est fait et dit dans ces derniers jours, j'ai demandé la remise de la réunion à mardi prochain. J'aurai l'honneur de vous voir lundi entre deux et trois heures pour prendre vos instructions.

J'ai l'honneur d'être, monsieur le Consul général, votre très humble serviteur.

G. CASTAIGNET.

Le triste destin de Paulinette a voulu que son drame intime — drame de famille — continuât encore après la mort tragique de son père. Autour de son corps, à peine refroidi, se dressèrent des gens qui avaient joué un rôle — à titre inégal et différent, il est vrai — dans sa vie personnelle, pour se contester réciproquement les droits à l'héritage du défunt, cependant que Paulinette, la seule qui portât le nom de Tourguéneff, son seul enfant reconnu et aimé par lui jusqu'à son dernier souffle, est restée loin, quasi oubliée avec ses petits enfants.

Non, pas oubliée!... Car, arrivée de Suisse (où elle avait laissé les deux enfants aux soins de la bonne logeuse, Mme Hubermuller, propriétaire de l'hôtel de la Couronne, à Soleure) à Paris, elle dut défendre contre M^e Caraby sa qualité de fille (27) du grand écrivain, son

(27) Elle trouva heureusement des gens de loi (tel par exemple M^e Jules Champetier de Ribes) qui, dans l'étude de M^e Caraby — représentant les

droit aux cent mille francs que lui avait légués Iv. Tourguéneff.

XII

CONCLUSION

LA REPRISE

Nous avons vu que la persévérance d'Ivan Tourguéneff fut couronnée de succès : il obtint — au début des années 60 — la « reprise ». Je ne puis, en toute conscience, avoir recours à aucun autre terme. Réconciliation? Non. Car il ne s'étaient jamais brouillés. Il est resté en relations d'amitié intime avec tous les membres des familles Viardot-Garcia, en correspondance constante avec M. Viardot (son trésorier ou correspondant financier pour toutes ses affaires personnelles — Paulinette et autres — en France), avec les parents et les enfants, mais avec des « pauses » de silence, — comme nous l'avons vu, de la part de Mme Viardot seule. La « rupture du silence » vint enfin au début des années 60, comme en 1856; à l'appel de la grande Pauline il accourut à Bade, comme il était accouru à son appel en 1856. Mais en 1856 il avait retrouvé sa fille Paulinette qu'il ne connaissait presque pas. A présent il laisse cette même Paulinette — qu'il aime tendrement — seule avec sa gouvernante, la brave Anglaise, Mme Innis. Qu'on se rappelle sa lettre à Herzen, où il s'excusait, en réponse aux reproches de ce dernier, d'avoir été absent — lui, Tourguéneff — de Pétersbourg au moment de l'Affranchissement des Serfs en disant qu'il ne pouvait pas laisser seule à Paris *sa fille à marier (en 1861)*, et en 1863-4-5 il laisse bien sa fille à Paris pour Mme Viardot qui est installée à Bade, où il va résider définitivement lui-même avant d'avoir marié cette même fille bien-aimée. La grande Pauline

intérêts de Mme Viardot — défendirent le pauvre legs que lui avait laissé son père...

a fait ce qu'aucune amitié, aucun Idéal, ni même l'Afranchissement n'ont pu faire. Et si je le constate — par devoir d'historien, ce n'est pas pour juger — Dieu m'en préserve! — Tourguéneff, mais pour établir un fait méconnu ou plutôt inconnu des tourguénevistes qui ne se doutaient même pas de l'existence des *Lettres de Tourguéneff à sa fille* et ne pouvaient par conséquent pas connaître quelle influence cette seconde « reprise » avec la grande Pauline pouvait avoir sur ce second drame de Tourguéneff, celui de sa fille!...

Je ne juge pas et — encore moins — je n'accuse personne. Je garde toujours mon culte pour Tourguéneff, — culte de toute ma vie. Je partage en tous points l'apologie (pour ne pas dire la *défense* contre toutes les calomnies, fausses accusations et inventions contre le grand écrivain) — si éloquente et si substantielle — de Tourguéneff, faite par le savant professeur Zavadsky. Mais ayant bien étudié la question et longuement réfléchi sur les documents que j'avais entre les mains (*Lettres à Paulinette*, aux Tourguéneff, à Botkine, à Fet, à la Comtesse Lambert, à Stassouliévitich et autres) que j'ai attentivement confrontés, je dois dire, en toute conscience, que sans la grande soi-disant « captivité » de Tourguéneff durant les derniers vingt ans de son existence, la vie de Paulinette eût tout autrement évolué.

Et le drame de sa fille, qui a empoisonné les dernières années, déjà sans cela douloureuses, de sa vie, eût été peut-être évité. Et qui sait si Tourguéneff, dans ses longues nuits d'insomnie, en proie à des douleurs physiques atroces, ne voyait pas s'y ajouter encore des souffrances morales du fait de la vie brisée de sa fille.

En lisant ses lettres et certains souvenirs (par exemple ceux d'une des meilleures élèves de Mme Viardot, Mme Romm-Gourévitch), j'avais pressenti ces souffrances que j'ai eu le devoir de mentionner dans ces pages.

Mais revenons à la *reprise*.

Tourguéneff a donc quitté Paris pour Bade, et il l'annonce à son ami le poète Fet, auquel, en mars 1864, il écrit, en vers joyeux :

Ayant quitté la cité de Paris
Je courus à Bade...

Il y est heureux et content, tellement content qu'il signait certaines lettres à Fet :

...Habitant éternel de Bade.

I. TOURGUÉNEFF.

Il lui annonce (le 10 novembre 1864) qu'il construit à Bade « une maison style Louis XIII » où il a « l'intention évidente de passer le reste de sa vie », à côté de celle des Viardot. Le 10 novembre 1864, il remercie Fet de la charmante poésie que le poète lui avait envoyée et fait des réserves sur deux ou trois mots de la poésie, entre autres : « *ton soupir ne parvient pas jusqu'à nous* » — « d'abord ici je ne soupire pas »... Et le 2 janvier 1865 il écrit de Bade au même Fet : « Je vis bien, — je suis bien portant. »

Excepté les accès de plus en plus fréquents de la nouvelle maladie — la goutte, — l'affaire de l'oncle qui faillit le ruiner, le début des ennuis matériels de sa fille, tout allait bien, et la « période de Bade » — les années 1864-70 — fut la plus heureuse de la vie de Tourguéneff depuis la rupture de 1857. Les lettres à Botkine et surtout à Fet ne laissent aucun doute à cet égard. J'en donnerai encore un témoignage des plus décisifs. Ce sont les souvenirs (1880-82) d'une des meilleures élèves de Mme Viardot, Mme S. Romm (née Gourévitch) — alors jeune fille encore — publiés, sous le titre : « Du Passé Lointain » dans le *Messenger d'Europe*, décembre 1916.

Mme Romm donne beaucoup de détails intéressants sur la vie commune de Tourguéneff et des Viardot à Paris et à Bougival. Elle a vu pour la première fois

Tourguéneff et la famille Viardot dans un des concerts Pasdeloup, auquel prenait part aussi le jeune Paul Viardot (fils), violoniste de grand talent.

Tourguéneff se détachait [dans le groupe], raconte Mme Romm, par sa haute stature et sa belle tête blanche... La haute stature de Paul et les gros traits expressifs de son visage attiraient, malgré nous, notre attention : par tout son extérieur il contrastait d'une manière tranchante avec les autres membres de la famille Viardot...

Mme Romm avec deux de ses camarades (élèves, comme elle, de Mme Viardot) non seulement fréquentait les « jeudis » de Viardot-Tourguéneff, mais était souvent invitée à dîner. Le rôle de Tourguéneff dans la maison commune, à table, aux soirées, pendant les jeux au jardin, etc. le montre comme le maître de céans, ce que d'ailleurs me disait récemment aussi un des habitués des jeudis, l'éminent ancien bibliothécaire de l'Opéra, M. Bouvet.

Un jeudi, pendant le souper, Mme Romm aperçut à table une dame qu'on lui présenta sous le nom de Mlle Arnhold, allemande, que nous connaissons déjà, gouvernante des enfants de Mme Viardot, avec laquelle elle est restée plus de vingt ans : la famille Viardot était la sienne.

Je me suis liée — raconte Mme Romm — par la suite avec Mlle Arnhold qui me racontait beaucoup de choses intéressantes sur le passé de la famille Viardot, de la vie à Baden-Baden, où, paraît-il, s'étaient écoulées les années les plus heureuses de Mme Viardot. Les Viardot habitaient à Baden-Baden leur propre maison, luxieusement meublée. On venait de tous les pays du monde pour prendre des leçons de chant avec Mme Viardot. Elle organisait, pendant la saison, des matinées musicales auxquelles assistaient tous les puissants du monde : têtes couronnées, ministres, diplomates, célébrités du monde artistique. Mlle Arnhold me racontait comment Ivan Sergueïevitch jouait les rôles comiques dans les opérettes composées par Mme Viardot...

Le vieux Viardot assistait rarement aux « jeudis ». Mais nous

le voyions au dîner et le soir quand il n'y avait pas de monde : il était de vingt ans plus âgé que Mme Viardot, un vieux taciturne, courbé...

Quand il m'arrivait de voir ensemble M. Viardot — petit vieux — et Tourguénéff — cet aigle — je me demandais, malgré moi : quelles étaient les relations qui liaient ces trois êtres? Ils ont vécu, eux, toute une vie ensemble, ils avaient été jeunes, ils ont aimé...

Tout ce qu'on disait autour, ce qu'on ne disait pas, ce qu'on écrivait soufflait la réponse. Je savais que la poésie de Nekrassoff :

Je t'envie, toi, ton voyage et ton destin...

se rapportait à Tourguénéff parti avec Mme Viardot pour l'étranger après ses triomphes en Russie en 1845...

La vie de Tourguénéff et de la famille Viardot ces années-là était pleine de beauté, d'intérêts sublimes, de beaux sentiments et d'attitudes magnanimes envers ceux qui les entouraient. Nous décidâmes alors qu'il y avait [dans cette vie commune] « beaucoup », qu'il y avait « tout ».

§

Le bonheur de Bade finit avec la guerre de 1870-71. Après la guerre il fallut rentrer — toujours ensemble — en France.

Pour ce qui concerne Tourguénéff, rien n'a changé. « Bonheur trouble » cependant, comme dit si justement André Maurois dans sa conférence prononcée à la « Société des Conférences » le 14 mars 1930 (*Revue Hebdomadaire* du 29 mars 1930, p. 543) :

Car Tourguénéff aimait Mme Viardot et trouvait pénible de vivre « au bord d'un autre nid »... Quant à Mme Viardot, personne mystérieuse, elle restait calme. Elle était maternelle avec Viardot, maternelle avec Tourguénéff, et elle avait de nombreuses amitiés passionnées, entre autres pour un chef d'orchestre allemand, Jules Rietz... A Rietz, elle écrivait : « Je dois vous confesser très bas, à l'oreille, que les petits voyages que j'ai faits seule cet hiver ont été pour moi des

vacances très rafraîchissantes. D'une part ils ont été un repos pour mon cœur, si fatigué quelquefois d'un amour qui ne peut être partagé. D'autre part, l'absence n'a fait que fortifier mon estime et mon respect pour cet homme si noble et si dévoué »... Il s'agissait, affirme Maurois avec raison, de son mari, mais aussi de Tourguéneff qu'elle disait souvent, — comme on sait, — « être l'homme le plus ennuyeux au monde »... Ayant échoué en amour, elle avait le culte de l'amitié. « Sans l'amitié sacrée, je serais morte depuis longtemps. » Evidemment, Tourguéneff ne pouvait s'en contenter, mais il dut s'y résigner (p. 543).

Ce n'était pas seulement l'avis de ses amis russes qui affirmaient que le grand écrivain était le « captif » de la grande cantatrice française. Les amis français étaient du même avis. Et nous pouvons le lire dans telle lettre de Mérimée ironisant sur le court passage à Paris (pendant la période de Bade) de son ami Tourguéneff auquel *on* (Mme Viardot) n'avait pas donné un plus long congé!

La seule différence de ces *avis* — russes et français — fut dans l'appréciation : tandis que les Français considéraient le fait comme très naturel (n'oublions pas que la grande Pauline était admirée et courtisée depuis sa prime jeunesse — Alfred de Musset l'avait même demandée en mariage — jusqu'à son âge mûr), les Russes, au contraire, ne purent jamais pardonner à Pauline Viardot d'avoir « asservi » Tourguéneff et de l'avoir pris à la Russie.

Lequel des deux *avis* est le plus juste?

En toute sincérité, nous croyons que les amis français voyaient plus clair dans les affaires intimes de Tourguéneff. Quelque opinion qu'on puisse avoir de la « faiblesse de caractère » de l'écrivain russe, ce n'est pas cette faiblesse de caractère qui fut la raison de la soi-disant « captivité » de Tourguéneff. Ce fut avant tout et plus que tout le profond amour, l'admiration devant le grand art, le superbe talent et l'intelligence d'une des

plus merveilleuses artistes que la scène française ait jamais connues. Il le dit lui-même non seulement dans ses lettres, dans ses entretiens avec ses amis qui *de visu* pouvaient d'ailleurs s'en convaincre. Et nous n'avons aucune raison de ne pas croire ses amis, ni lui-même. Rappelons les témoignages de Polonsky, de Mme Romm-Gourévitch et de tant d'autres qui nous décrivent l'enthousiasme, la fascination avec laquelle Tourguéneff écoutait Mme Viardot chanter, même aux environs de 1880, presque la veille de sa mort...

Rappelons aussi le cas que Tourguéneff faisait de l'avis de Mme Viardot sur les œuvres écrites par lui lors de leur vie commune. Si l'œuvre plaisait à Mme Viardot, tout allait bien; dans le cas contraire, elle ne valait pas grand'chose, aux yeux de Tourguéneff.

Et puis il y a autre chose, quelque chose de très important encore peut-être, comme élément d'appréciation pour résoudre la question que nous soulevons ici. C'est l'atmosphère, l'ambiance, le foyer intellectuel, artistique et littéraire, le centre de civilisation dont le grand artiste que fut Tourguéneff, cette nature d'élite, cet Européen de grande race, avait tant besoin pour respirer, pour vivre et qu'il ne trouva, ne put trouver qu'au foyer de Mme Viardot.

Et si cette artiste géniale a souvent fait souffrir le grand écrivain, le grand Européen, le grand Civilisé que fut Tourguéneff; si elle fut la cause directe, consciente ou involontaire des deux drames de sa vie que nous venons de retracer si imparfaitement, je dis : Le temps a passé sur ces douleurs et ces souffrances; qu'elles soient pardonnées à la mémoire de cette grande artiste qui a tout de même contribué à soutenir et à conserver le génie de Tourguéneff, l'orgueil et la gloire la plus pure de la Grande Russie malheureuse qui — c'est la conviction de tout homme vraiment civilisé — revivra.

E. SÉMÉNOFF.